

## Feuilleton de "l'Album Musical"

MAI 1883.—No 5.

## L'ABBE CONSTANTIN

## PREMIÈRE PARTIE

## II

*(Suite)*

Cependant, depuis cinq minutes, Pauline adressait au curé des signes désespérés que celui-ci s'obstinait à ne pas comprendre, si bien que la pauvre fille, à la fin, rassemblant tout son courage :

—Monsieur le curé, il est sept heures un quart.

—Sept heures un quart ! Oh ! mesdames, je vous prie de m'excuser, mais j'ai ce soir mon office du mois de Marie.

—Le mois de Marie... et l'office, c'est tout de suite ?

—Oui, tout de suite.

—Et notre train pour Paris ce soir, à quelle heure exactement ?

—A neuf heures et demie, répondit Jean, et il ne vous faut en voiture que quinze à vingt minutes pour arriver à la gare.

—Mais alors, Suzie, nous pouvons aller à l'église.

—Allons à l'église, répondit Mme Scott, mais avant de nous séparer, monsieur le curé, j'ai une grâce à vous demander. Je veux absolument vous avoir, la première fois que je dînerai chez moi, à Longueval, et vous aussi, monsieur... seuls, tous les quatre, comme aujourd'hui. Oh ! ne refusez pas, l'invitation est faite de bon cœur.

—Et acceptée du même cœur, madame, répondit Jean.

—Je vous écrirai pour vous dire le jour. Je viendrai le plus tôt possible... Vous appelez cela, n'est-ce pas, pendre la crémaillère ? Eh bien ! nous pendrons la crémaillère à nous quatre.

Pendant ce temps, Pauline avait entraîné miss Percival dans un coin de la salle, et là, avec beaucoup d'animation, lui parlait. Leur conversation prit fin sur ces paroles :

—Vous serez là ? disait Bettina.

—Oui, je serai là.

—Et vous me direz bien à quel moment ?

—Je vous le dirai, mais prenez garde ! voici M. le curé, il ne faut pas qu'il se doute...

Les deux sœurs, le curé et Jean sortirent de la maison. De là, pour aller à l'église, il fallait traverser le cimetière. La soirée était délicieuse. Lentement, silencieusement, les quatre, sous les rayons du soleil couchant, marchaient dans une allée,

Sur leur chemin se trouva le monument du docteur Reynaud, très simple, mais qui cependant, par ses proportions, se distinguait des autres tombes. Mme Scott et Bettina s'arrêtèrent, frappées par cette inscription gravée sur la pierre.

" Ici repose le docteur Marcel Reynaud, chirurgien-major des mobilisés de Souvigny, tué, le 8 janvier 1871, à la bataille de Villersexel. Priez pour lui."

Quand elles eurent fini de lire, le curé, en leur montrant Jean, dit ces simples mots :

—C'était son père !

Les deux femmes alors s'approchèrent de la tombe, et, la

tête inclinée, restèrent là, pendant quelques instants, pen-sives, émues, recueillies. Puis, se retournant toutes deux, en même temps, du même mouvement, tendirent la main au jeune officier et reprirent leur marche vers l'église. Le père de Jean avait eu, à Longueval, leur première prière.

Le curé s'en alla revêtir ses ornements sacerdotaux. Jean conduisit Mme Scott au banc réservé depuis deux siècles aux maîtres de Longueval. Pauline avait pris les devants. Elle attendait miss Percival dans l'ombre, derrière un pilier de l'église. Par un escalier étroit et roide, elle fit monter Bettina dans la tribune et l'installa devant l'harmonium.

Précédé de deux enfants de chœur, le vieux curé sortit de la sacristie, et, au moment où il s'agenouillait sur les marches de l'autel :

—C'est le moment, mademoiselle, dit Pauline dont le cœur battait d'impatience. Pauvre cher homme, va-t-il être content !

Lorsqu'il entendit le chant de l'orgue s'élever doucement comme un murmure et se répandre dans la petite église, l'abbé Constantin fut pris d'une telle émotion, d'une telle joie, que les larmes lui vinrent aux yeux. Il ne se souvenait pas d'avoir pleuré depuis le jour où Jean lui avait dit qu'il voulait partager tout ce qu'il possédait avec la mère et la sœur de ceux qui étaient tombés, à côté de son père sous les balles allemandes.

Pour qu'il se trouvât encore des larmes dans les yeux du vieux prêtre, il avait fallu qu'une petite Américaine passât les mers et vint jouer une rêverie de Chopin dans l'église de Longueval.

## DEUXIÈME PARTIE

## IV

Le lendemain, à cinq heures et demie, on sonnait le bou-te-selle dans la cour du quartier. Jean montait à cheval et prenait le commandement de la section. A la fin du mois de mai, toutes les recrues de l'armée sont instruites et capables de participer aux évolutions d'ensemble. On exécute presque tous les jours, au polygone, des manœuvres de batteries attelées.

Jean aimait son métier ; il avait coutume de surveiller avec beaucoup de soin l'attelage et le harnachement des chevaux, l'équipement et l'allure de ses hommes, mais il ne donna, ce matin-là, que peu d'attention à tous les petits détails de service.

Un problème l'agitait, le tourmentait, le laissait indécis, et ce problème était de ceux dont la solution ne se donne pas à l'Ecole polytechnique. Jean ne pouvait trouver de réponse précise à cette question :

—Laquelle des deux est la plus jolie ?

Au polygone, pendant la première partie de la manœuvre, chaque batterie travaille pour son compte, sous les ordres du capitaine ; mais souvent il cède la place à l'un de ses lieutenants pour l'habituer à la direction des six pièces. Ce jour-là précisément, le commandement fut remis entre les mains de Jean. A la grande surprise du capitaine, qui tenait son lieutenant en premier pour un officier très instruit, très capable et très habile, les choses allèrent tout de travers. Jean indiqua deux ou trois faux mouvements ; il ne sut ni maintenir, ni rectifier les distances ; les attelages, à plusieurs reprises, se trouvèrent en contact. Le capitaine dut intervenir, il adressa à Jean une petite reprimande qui se termina par ces mots :

—Je ne y comprends rien. Qu'est-ce que vous avez ce matin ? C'est la première fois que cela vous arrive.

C'est que c'était aussi la première fois que Jean, dans le polygone de Souvigny, voyait autre chose que des canons et des caissons, autre chose que des servants et des conducteurs. Dans les flots de poussière soulevés par les roues des voitures et les pieds des chevaux, Jean apercevait, non